Zeitschrift: Revue historique vaudoise
Herausgeber: Société vaudoise d'histoire et d'archéologie
Band: 2 (1894)
Heft: 5

Artikel: Une querelle littéraire dans la Suisse romande au XVIIIe siècle
Autor: Renard, Georges
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-4341

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 12.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

2me année. N° 5. Mai 1894.

REVUE HISTORIQUE VAUDOISE

UNE QUERELLE LITTÉRAIRE DANS LA SUISSE ROMANDE AU XVIIIe SIÈCLE

(Suite et fin).

Deux mois plus tard (on n'était pas pressé en ce temps-là), paraissait dans le même journal la défense du marquis. Ce n'était pas lui qui parlait, mais un ami anonyme. Seulement cet ami parle en si bons termes de l'ingénieux écrivain, il le vante si chaleureusement comme un homme qui mérite l'estime des honnêtes gens par les qualités de son esprit et par les beaux sentiments de son cœur, que cet ami ressemble comme un frère à d'Argens lui-même. Quoi qu'il en soit, l'avocat du marquis maintenait ses assertions et déclarait qu'on se ferait siffler de toute la terre, si l'on entreprenait de disculper les Suisses du reproche d'aimer le vin. Il traitait l'honnête G. W. de grimaud du Parnasse, de rimailleur, et il en donnait comme preuve, devinez quoi ! Les vers que celui-ci avait publiés contre son ennemi !

Deux mois plus tard (on n'était décidément pas pressé en ce temps-là), le *Journal Helvétique* lançait au marquis une volée d'épigrammes. L'auteur n'en était point le général de Warnéry. Fi donc ! C'était un ami complaisant. Etrange bataille, n'est-il pas

vrai ! Achille et Hector se retiraient tous deux sous leur tente : c'étaient des amis qui s'escrimaient à leur place et à leurs dépens. Etes-vous curieux de connaître une de ces épigrammes :

Par quel titre superlatif
Peut-on marquer la juste estime
Qu'on doit à l'auteur décisif,
Qui sous le nom masqué de Juif
Veut trancher de l'esprit sublime ?
Sera-ce l'excellentissime,
Savantissime, illustrissime ?
Mais le bon sens trop attentif
N'en passera qu'un légitime :
Ah ! le voici ! C'est fatissime.

Cependant d'Argens ne s'endormait pas. Pendant que ses ennemis rimaient contre lui à tour de bras, il écrivait, écrivait, écrivait. C'est pour lui que Frédéric II plus tard a créé l'expression de *diarrhée épistolaire*. Après les *Lettres Juives* étaient venues les *Lettres cabalistiques*, puis les *Lettres Chinoises*. Il n'y avait pas de raison de s'arrêter. Chemin faisant, il assénait de bons coups ; il daignait cette fois combattre en personne. Dans la *82e Lettre Chinoise*, consacrée à la ville de Bâle, il faisait l'éloge des Bâlois ; mais il cinglait de nouveau ses adversaires ordinaires, en disant que la Suisse était fertile en mauvais poètes, s'il fallait en juger par les vers trop nombreux composés à Neuchâtel et à Lausanne ; il accusait cette poésie gallo-suisse d'être une espèce d'opium qui faisait une concurrence déloyale aux remèdes des apothicaires. Il s'aventurait aussi sur un terrain où il n'avait pas le pied solide : il reprochait aux Suisses d'avoir laissé violer la neutralité de leur territoire par les troupes allemandes en 1709 et de s'être mal battus au temps de Charles VIII

et de François Ier. L'irascible marquis allait, vous le voyez, chercher ses griefs un peu loin.

Vous pensez bien que la réponse ne manqua pas. On s'y reprit à deux fois pour écraser le marquis ; on l'accabla sous la prose et les vers. La prose valait mieux ; elle était même assez acérée. On lui rendait ironie pour ironie. On espérait qu'il tirerait encore longtemps le même vin d'un tonneau inépuisable : il n'y avait qu'à savoir extraire ou copier. On avouait que ses ouvrages contenaient de bonnes choses..., celles qui n'étaient pas de lui. On y retrouvait avec plaisir ce qu'on avait déjà lu ailleurs. On le félicitait d'estimer la modestie... dans les autres ; on comprenait que ce ne fût pas une qualité à l'usage d'un génie de sa taille ; malgré tout, on était étonné, le connaissant, de sa sévérité pour les auteurs médiocres.

Les traits étaient piquants et ils portaient. Malheureusement, le ton ne se soutenait pas. Dans la seconde réponse, qui pourrait bien être de la rude main du général de Warnéry, il devenait violent et brutal. On traitait le marquis de forban littéraire ; on lui reprochait des balourdises, des trivialités ; on lui faisait un crime d'écrire pour vivre ; puis, après avoir doctement réfuté ses erreurs historiques, on terminait, hélas ! par une avalanche de vers. En voici un échantillon :

Petit auteur, franc plagiaire,
Qu'on voit dans le monde lettré
Prendre, piller en vrai corsaire,
Et s'accommoder à son gré,
Je vous entends d'un ton caustique
De notre Parnasse helvétique
Tympaniser les nourrissons.
Si l'on vous croit, nous endormons ;

Notre muse est soporifique :
Non, je prétends le démentir,
Et la preuve est bien authentique :
C'est qu'on ne peut vous endormir.

Pauvre épigramme à pointe émoussée ! Elle était signée C. A. P. Le XVIIIe siècle a été le triomphe de l'anonyme et du pseudonyme. Mais je doute que l'auteur ait perdu beaucoup à dissimuler son nom. Décidément la prose toute simple valait mieux que cette prose endimanchée !

La guerre durait depuis deux ans pleins : un personnage considérable s'entremit pour la faire cesser. En novembre 1740, M. de Montolieu, conseiller privé d'Etat de la sérénissime maison de Wurtemberg et chevalier de son ordre, écrivait de Lausanne au *Journal Helvétique* une lettre, où il invitait les Suisses, trop délicats par amour-propre national, à ne pas injurier un auteur dont tout le public devait faire cas, et il concluait assez finement en disant :

« S'il dit que les Suisses n'ont pas d'esprit, prouvez-lui qu'il a tort par des faits et non par des mots. »

Pourquoi M. de Montolieu intervenait-il dans la bagarre ? On peut le deviner en suivant la biographie du marquis. Poursuivant sa carrière de petit-maître, il était alors chambellan favori (et quelque chose de plus) de son Altesse sérénissime la Duchesse de Wurtemberg.

Les attaques continuèrent pourtant malgré M. de Montolieu. Dans le courant de l'année 1741, le marquis attrape encore quelques bons coups de griffe des journalistes acharnés après lui. On le blâme d'avoir vilipendé un honorable théologien de Tubingue. On cite avec considération un nouvel

ouvrage qu'il vient de publier ; on y relève quelques sentiments hasardés et l'on ajoute d'un air de Sainte-Nitouche :

« Cela est bien surprenant : cet écrivain est peu accoutumé à penser seul. »

Tout à coup, silence parfait. Plus rien du marquis dans le *Journal Helvétique*. Aurait-il cessé d'écrire ? Vous ne le supposez pas : il allait abuser encore trente ans durant de sa redoutable facilité. Oh ! non, il n'a pas cessé d'écrire. Mais des faits nouveaux ont amené une trève des combattants.

D'abord, d'Argens a fait amende honorable. Voltaire, qui avait commencé sa grande campagne contre l'Eglise catholique et qui considérait d'Argens comme un compagnon d'armes, comme un bon lieutenant à l'étranger, l'engageait à réserver ses forces pour une lutte plus sérieuse. Il lui recommandait de ménager les protestants comme des alliés précieux et, à la date de 1737, comme le marquis dans une de ses innombrables lettres voulait traiter de la politesse, Voltaire lui écrivait : «Vengez les Suisses et les Hollandais des attaques de l'ennemi commun. En nous moquant un peu des Espagnols, il est bon d'avoir tout d'un coup deux nations dans son parti. » Et le marquis, docile à cet adroit conseil, avait en effet vanté « la façon simple et naturelle des Hollandais et des Suisses ». (*Lettre Juive 128e.*) C'était un commencement de réparation. Il était allé plus loin. Il avait rétracté ou expliqué les paroles peu mesurées qu'il avait laissées échapper dans sa fameuse lettre sur Lausanne ; et dans les rééditions nombreuses qui furent faites des *Lettres Juives*, on peut lire la note suivante :

« J'ai relu trois fois de suite cette lettre dans la ferme résolution d'effacer tout ce que je pourrais juger avoir dû exciter les murmures de certaines gens : et je n'ai rien trouvé que ce que j'ai moi-même entendu dire cent fois à deux cents Officiers ou Négociants suisses, remplis d'esprit et de bon sens ; mais qui, jugeant des choses sans se laisser aveugler par les préjugés, ne croyaient pas que c'était vouloir décider du mérite de tous les particuliers, que de blâmer en général les défauts d'une nation. Je le répète encore ; qu'on lise cette lettre d'un œil philosophique, et l'on verra si j'ai voulu mépriser un des plus respectables peuples de l'Europe. »

Après cela le patriotisme suisse pouvait être satisfait et je suis sûr, Mesdames et Messieurs, que le vôtre a déjà pardonné.

Il est une autre raison qui avait calmé cette tempête dans un verre d'eau. Neuchâtel appartenait alors au roi de Prusse, et Frédéric II, qui venait de monter sur le trône, était l'allié des philosophes, l'ami de Voltaire. C'était le temps de la lune de miel entre l'écrivain et le prince : Voltaire appelait Frédéric le Salomon du Nord ; Frédéric appelait Voltaire Virgile et Cicéron ; l'un écrivait à l'autre, non plus votre Majesté, mais votre Humanité ; l'autre ripostait en traitant son correspondant d'homme divin. Les épithètes ne leur coûtaient rien. Il est à supposer que le roi fit inviter les journalistes de Neuchâtel à laisser en repos l'ami d'un de ses amis. Toujours est-il qu'en 1742 la querelle était si bien apaisée que le marquis toujours à l'état de Juif errant, songeait à se fixer : Devinez où ? — En

Suisse, au cœur même du guêpier qu'il avait si imprudemment taquiné !

Et savez-vous qui l'empêche d'y venir ? Celui qui plus tard devait signer : *le Suisse Voltaire !* — Voltaire lui écrit en effet : (2 octobre 1742.)

« Pourquoi aller en Suisse ? Quoi ! Il y a un roi de Prusse dans le monde ! Quoi ! Le plus aimable des hommes est sur le trône ! Les Algarotti, les Wolf, les Maupertuis, tous les arts y courent en foule et vous iriez en Suisse ! Non, non, croyez-moi, établissez-vous à Berlin ; la raison, l'esprit, la vertu, y vont renaître. C'est la patrie de quiconque pense ; c'est une belle ville ; un climat sain ; il y a une bibliothèque publique que le plus sage des rois va rendre digne de lui. »

D'Argens se laisse séduire. Il avait écrit bien auparavant dans les *Lettres Juives* cette phrase, qui nous étonne bien aujourd'hui, mais qui paraissait alors toute naturelle : (Lettre 115e.)

« Ce qu'il y a de particulier, c'est la sympathie qu'il y a eu de tout temps entre les nations Française et Allemande...

» Elles se battaient par honneur bien plus que par animosité, et dès que la paix mettait fin à leurs différends, elles imitaient les héros d'Homère et se donnaient des marques de l'estime réciproque qu'elles avaient l'une pour l'autre. »

Le roi de Prusse était d'ailleurs en ce temps-là l'allié du roi de France. Le marquis se rend donc à Berlin sans scrupules ; là, il devient chambellan, président et organisateur de l'Académie, maître des cérémonies, directeur du Théâtre-Royal. Les journalistes de Neuchâtel ne pouvaient plus toucher à un si gros personnage.

Vous pensez sans doute, vous espérez sans doute que cette longue polémique est terminée. Eh bien non ! Dix ans après la cessation des hostilités, voici tout à coup que la guerre se rallume. Le *Journal Helvétique*, en mars 1750, insère toute une série de pièces satiriques contre le marquis. Qu'était-il donc arrivé de nouveau ? Commont osait-on s'attaquer à un protégé, à un ami du roi ?

Ah ! Mesdames et Messieurs, c'est que Frédéric II avait une façon toute royale de comprendre l'amitié. — « *Mon ami*, dans le dictionnaire de la cour, signifie *mon esclave*, écrivait Voltaire avec amertume. *Mon cher ami*, veut dire : Vous m'êtes plus qu'indifférent. » — Frédéric lui-même citait un jour à Le Catt, un brave Vaudois qui fut son lecteur, ces vers de la Henriade :

... Amitié, plaisir des grandes âmes,
Amitié, que les rois, ces illustres ingrats,
Sont assez malheureux de ne connaître pas.

Et il ajoutait : « Voilà du vrai, mon cher, que je vous donne, ne l'oubliez jamais. »

Si on l'oubliait, il se chargeait de vous le rappeler à coups de sarcasmes et d'humiliations. C'est ce qui a fait dire à Macaulay, l'illustre historien anglais : « Je n'hésite pas à dire que le plus pauvre auteur de l'époque, couchant sur un grabat, dînant dans une cave, se faisant une cravate de papier et n'ayant qu'une grosse épingle pour bijou, était plus heureux qu'aucun des hôtes littéraires de la cour du grand roi. »

Quoiqu'il les tourmentât sans cesse, ou plutôt parce qu'il prenait plaisir à les tourmenter, Frédéric II avait un besoin maladif d'avoir toujours

sous la main ses familiers ; et comme il craignait de voir ses victimes ordinaires s'en aller un beau matin, il avait à leur égard deux manies. Il n'aimait pas qu'on se mariât : c'était comme si on lui eût fait un vol d'affection. Il aimait encore moins qu'on s'absentât de Berlin, fût-ce pour raison de santé : il n'était jamais sûr qu'on voulût y revenir.

Or le marquis venait de commettre ce double crime : il s'était marié ; puis, sous prétexte d'arranger des affaires de famille, il était retourné en France ; et là, prolongeant indûment son congé, il jouissait avec délices du beau soleil de Provence ; il se ragaillardissait dans l'air tiède et libre du pays natal ; il filait le parfait amour sous les orangers de Menton et de Monaco. C'était plus qu'il n'en fallait pour qu'il fût en disgrâce et pour qu'on fît pleuvoir sur lui toute une grêle d'épigrammes et de railleries. Les journalistes de Neuchâtel furent probablement en cette occurence les instruments de la vengeance royale.

Le mariage du marquis était tout un roman. Cela ne vous étonne pas, je pense. Il avait épousé une comédienne française du théâtre de Berlin. Cela vous étonne encore moins, sans doute. Il y était prédestiné. Il avait débuté par aimer une actrice ; il en avait ensuite aimé deux ou trois autres jusqu'au mariage exclusivement. La dernière, qui s'appelait Camille Cochois, ou Babet dans l'intimité, se trouva être une fine mouche, qui faisait des vers, des romans, de la peinture, qui consentait même à collaborer aux ouvrages de son adorateur, qui recevait volontiers de lui billets doux et leçons de déclamation, mais qui s'obstinait à rester sage. Le

marquis se décida à faire le saut périlleux. Il avait quarante ans passés. Il était fatigué, usé, passait la moitié de ses journées dans son lit. Il avait malgré son âge une certaine candeur. Il épousa. Il tint quelque temps le mariage secret; puis il eut le courage d'avouer sa femme. C'était une grosse mésalliance, beau prétexte à plaisanteries et à commérages.

Ils ne manquèrent pas. Tout un numéro du *Journal Helvétique* est rempli par l'histoire des amours de la jolie Babet et du bouillant marquis. Le récit est agrémenté de vers écrits par les deux amants et d'anecdotes plus ou mois authentiques. Le marquis se serait battu en duel avec Algarotti, un autre des familiers de Frédéric. Il aurait été blessé et aurait reçu en guise de consolation une lettre éplorée de sa belle, laquelle lettre est imprimée tout au long. Il paraîtrait que ses amis l'engagèrent à faire casser le mariage, et ce fut l'occasion de scènes tragiques. Sa femme se jette à ses pieds, pleure, le conjure de l'abandonner. Elle va même jusqu'à s'enfuir. Le marquis court après elle et finit par la retrouver, éperdue et mourante, dans une chaumière. Il jure de ne la quitter jamais ; mais, ajoute le chroniqueur, il lui en a coûté cher ; il est en disgrâce et sa famille est perdue pour lui.

Il y avait dans cette conclusion une moitié de vérité, ce qui est déjà bien joli pour un article de journal. Frédéric était certainement plus fâché que la famille du marquis, puisque celui-ci s'éternisait en ce moment dans sa chère Provence, c'est-à-dire au milieu même des siens. Les attaques du *Journal Helvétique* étaient destinées sans doute à piquer l'absent et à lui rappeler de qui il dépendait.

En avril 1751, j'y rencontre encore une phrase désagréable à son adresse. Un des rédacteurs, qui n'était pas avocat sans doute, blâme la manie des procès sur les bords du Léman et il ajoute : « C'est un cas qui déshonore l'habitant de mon païs autant et plus que le marquis d'Argens ne s'est déshonoré en s'alliant avec une comédienne. »

Puis, comme par enchantement, toute allusion maligne au mariage ou aux écrits du pauvre marquis cesse, et cette fois pour toujours. On n'a plus pour lui que des égards et des éloges. L'explication de cet apaisement définitif n'est peut-être pas difficile à trouver. Pour ramener le fugitif, Frédéric avait employé un argumeut irrésistible ; il lui avait coupé les vivres ; il avait supprimé sa pension et le marquis s'était résigné à venir reprendre sa chaîne dorée à la cour de Berlin.

En avons-nous fini avec les tribulations que le marquis eut à subir en Suisse ? Pas encore tout à fait. Avez-vous oublié le général de Warnéry ? Pour lui, il n'avait pas oublié son ancien ennemi. Petites villes, longues haines. Le vieux guerrier publiait en 1769 dans la minuscule république de Saint-Marin, en Italie, un ouvrage militaire qui porte ce titre bizarre : *Commentaires sur les Commentaires du Comte de Turpin sur Monteculli.* Là il trouvait moyen de donner un dernier coup de dent à sa bête noire. Le marquis avait dit quelque part que Thamas-Kouli-Kan, dans une bataille, avait fait creuser une mine, avait attiré dessus les Turcs, et puis les avait fait sauter en y mettant le feu de loin à coups de canon.

Le général se moque copieusement de cette explosion à distance et il triomphe allégrement de

cette bévue de son adversaire. Il y avait trente ans bien comptés que leur querelle était commencée.

Cette fois, Mesdames et Messieurs, nous sommes bien au bout de cette longue dispute et aussi de cette conférence qui a pu vous paraître non moins longue ; et je n'aurais plus guère qu'à vous remercier de m'avoir suivi jusque-là, si je ne voulais tirer une petite conclusion de cette histoire.

J'ai dû plus d'une fois, par la faute même de mon sujet, faire trembler la légitime susceptibilité de votre amour-propre national ; afin de vous dédommager, comme après tout vous ne vous êtes pas réunis ici par esprit de pénitence pour entendre des choses désagréables, je tiens à vous dire en finissant qu'à mon avis les Lausannois d'aujourd'hui peuvent avec quelque satisfaction comparer ce qui est à ce qui fut. Qu'est devenu le temps où l'on pouvait reprocher au marquis d'Argens de prendre Lausanne pour une capitale et le Pays de Vaud pour un canton ? Avec les reproches qu'on lui faisait tombent aussi en grande partie ceux qu'il faisait aux Vaudois. Je n'ose pas dire que l'amour du bon vin ait tout à fait disparu de la contrée: je me ferais une affaire avec les deux sociétés de tempérance qui travaillent à y répandre l'amour de l'eau et du thé. Mais le marquis, s'il revenait sur la terre, n'oserait plus répéter ses impertinentes légèretés. La Bibliothèque cantonale n'est point parfaite, du moins pas encore ; elle contient pourtant plus de volumes que les caves les mieux montées de la Côte ou de Lavaux ne contiennent de tonneaux ; la Suisse romande ne manque pas d'auteurs qui ont fait quelque bruit dans le monde, et, pour n'en citer

qu'un, elle a donné J.-J. Rousseau à l'humanité. Elle a ses poètes, qui apportent leur note originale dans le grand concert français. Elle a ses philosophes, et je n'aurais pas besoin d'en aller chercher bien loin la preuve.

Enfin, Mesdames et Messieurs, sa population a non seulement gardé ce renom de bon sens qu'elle avait jadis, mais elle sait faire preuve d'esprit, puisque vous m'avez laissé, sinon sans éprouver, du moins sans montrer d'impatience, vous parler d'un homme qui fut dur et injuste pour vos compatriotes d'autrefois.

Je m'arrête. J'aurais l'air de réclamer des remerciements pour vous avoir fourni l'occasion d'une comparaison aussi avantageuse avec le passé, et je ne veux pas oublier que c'est moi qui vous en dois pour votre bienveillante attention.

Georges RENARD.

UNE CHRONIQUE DE SAINTE-CROIX DE 1774 A 1817.

« Les monarques, les capitaines et les ministres, dit Henry Houssaye, ne sont pas les seuls personnages de l'Histoire. Le peuple et l'armée y jouent aussi leur rôle. »

C'est bien ainsi en effet que l'on comprend de plus en plus les études historiques. Tandis qu'autrefois les faits et gestes de « ceux qui sont élevés en dignités » paraissaient seuls valoir la peine d'être transmis à la postérité, on s'efforce aujourd'hui de connaître la vie, les opinions, les aspirations, en un mot l'état d'âme de ces multitudes qui, comme le tiers-état en 1789, n'étaient rien et tendent à devenir